Historique du 223e Régiment d'Infanterie Territoriale
Amicale des Anciens Combattants du 223e Régiment Territorial
numérisation : P. Chagnoux - 2012

Titre : **223e REGIMENT D'INFANTERIE TERRITORIALE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **BDIC**
Référence : **AMICALE DES ANCIENS COMBATTANTS DU 223e REGIMENT TERRITORIAL**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2012**

Ancestramil

HISTORIQUE

du

223e RÉGIMENT

d'INFANTERIE TERRITORIALE



AMICALE
DES ANCIENS COMBATTANTS
DU 223e RÉGIMENT TERRITORIAL

HISTORIQUE

DU

223e RÉGIMENT

D'INFANTERIE TERRITORIALE

A nos glorieux morts
A nos Chefs valeureux
en respectueux hommage



Ancestramil

AMICALE

DES ANCIENS COMBATTANTS

DU 223e RÉGIMENT TERRITORIAL



Dessin de Morisset
d'après son tableau acquis par la Ville de Paris
Musée du Petit Palais

Ami

Historique du 223e Régiment d'Infanterie Territoriale
Amicale des Anciens Combattants du 223e Régiment Territorial
numérisation : P. Chagnoux - 2012



I. FORMATION DU 223e

1° Origine du Régiment. — Issu du besoin impérieux de parer à la fonte des effectifs, après les combats meurtriers du début de la guerre et quand se déroula le « drame des tranchées », le 223e Régiment Territorial d'Infanterie eut une formation et une carrière très particulières.
Vers **fin avril 1915**, on se préoccupa en haut lieu de la destination à donner aux hommes des vieilles classes, dont les lois organiques de l'armée ne prévoyaient pas l'emploi au delà de la période de mobilisation, pendant laquelle ils étaient affectés à la garde des voies de communication. Or les dépôts possédaient dans leurs camps d'instruction un certain nombre d'hommes de ces classes les plus anciennes, appelés tout récemment ou rentrés de postes supprimés. On décida de les grouper en « Bataillons de place », — appellation d'ailleurs assez vague, — et de réunir ces bataillons en régiments.
C'est ainsi que les douze compagnies du 223e R. I. T. furent composées par un certain nombre de dépôts différents. La 3e Région (Rouen) fournit deux bataillons, la 4e Région (Le Mans) fournit le troisième, composition tout à fait originale et inusitée. Mais ces différents dépôts étant alimentés par les mêmes contrées, le régiment se trouva compter un nombre à peu près égal de Parisiens et de Normands.
En principe, le régiment ne devait comprendre que des hommes des classes **89**, **90** et **91**. Il y fût cependant affecté quelques gradés de **92** et **93**. Certains dépôts, se fiant à l'appellation de « Bataillons de place », avaient envoyé des malingres. Les compagnies ne comptaient que deux officiers, certaines étaient commandées par des sous-lieutenants nommés de fraîche date. Le 1er et le 3e bataillons étaient commandés par des capitaines de réserve, le 2e par un officier de forestiers à 4 galons. Le commandement du régiment fut confié à un chef de bataillon d'Infanterie coloniale, le commandant **de BOUVIÉ**.
L'armement prévu était le fusil Gras.
Cet ensemble semblait composer une unité destinée à l'occupation d'un point quelconque de l'intérieur ou à des travaux éloignés de l'ennemi, rien ne faisant prévoir le rôle combatif que le régiment devait remplir au cours de la campagne.
Le régiment fut formé à **Caen** et rattaché pour l'administration au dépôt commun des 36e R. I. et 23e R I.T. Il lui fut attribué le numéro de ce dernier augmenté de 200, soit 223e.

2° Constitution du Régiment (**16 mai – 31 mai 1915**). — Le 15 mai 1915, au soir, arrivent à Caen les éléments destinés à composer l'E. M. du régiment et la C. H. R. Déjà la première compagnie est là, formée par le dépôt de Caen lui-même. Arrivent également : la 2e compagnie venant de Lisieux, la 3e du Havre, la 4e de Bernay. De même se rassemblent à Falaise la 5e compagnie formée à Falaise même, la 6e venant d'Évreux, la 7e et la 8e fournies par Rouen-Sud et Rouen-Nord. Les quatre compagnies du 3e bataillon sont tirées des dépôts de Dreux, Chartres et Argentan. Le 16 mai, le 223e est constitué et fonctionne comme unité administrative.
Les trois bataillons, jusque là dispersés, doivent se réunir prochainement en un autre lieu, qui n'est pas encore désigné. Ce futur point de concentration alimente les conversations pendant tout le temps que dure le stationnement aux centres de formation. Le régiment doit être « prêt à partir » le 20 mai. Les jours se passent dans l'attente énervante d'un ordre qu'on sent proche et qui ne vient pas. En réalité, on attend l'armement.
Pendant ce temps, les compagnies s'organisent ; on fait quelques marches, quelques exercices de bivouac, on dresse les équipages, ce qui donne lieu à certaines scènes réjouissantes. Les chevaux, de provenance canadienne pour la plupart, sont insuffisamment dressés et ne veulent pas se laisser atteler. D'autre part, certains officiers, pourvus pour la première fois d'un cheval, ont beaucoup de mal à conserver leur situation d' « officiers montés ».
Le général **GOIRAN** (ex-ministre de la Guerre), commandant la 3e Région, vient lui-même passer en revue de départ le 2e bataillon à Falaise, puis le 1er à Caen. A tous deux, il tient le même langage : « Par votre composition et votre appellation, dit-il aux gradés, vous n'êtes sans doute pas appelés à faire le coup de feu, mais si cela devait arriver, la France compte sur vous... Ceux qui resteront au champ d'honneur auront leurs noms gravés en lettres d'or sur les marbres de l'Histoire. Ceux qui reviendront auront bien mérité de la Patrie. »
Enfin l'armement est distribué, l'ordre de départ est donné. L'embarquement se fait les 30 et 31 mai, et trois trains convergents emportent le régiment vers le Berry, dans la 8e Région (Bourges) ; vingt-quatre heures après, les bataillons débarquent successivement à Mehun-sur-Yèvre et à Foëcy (Cher).

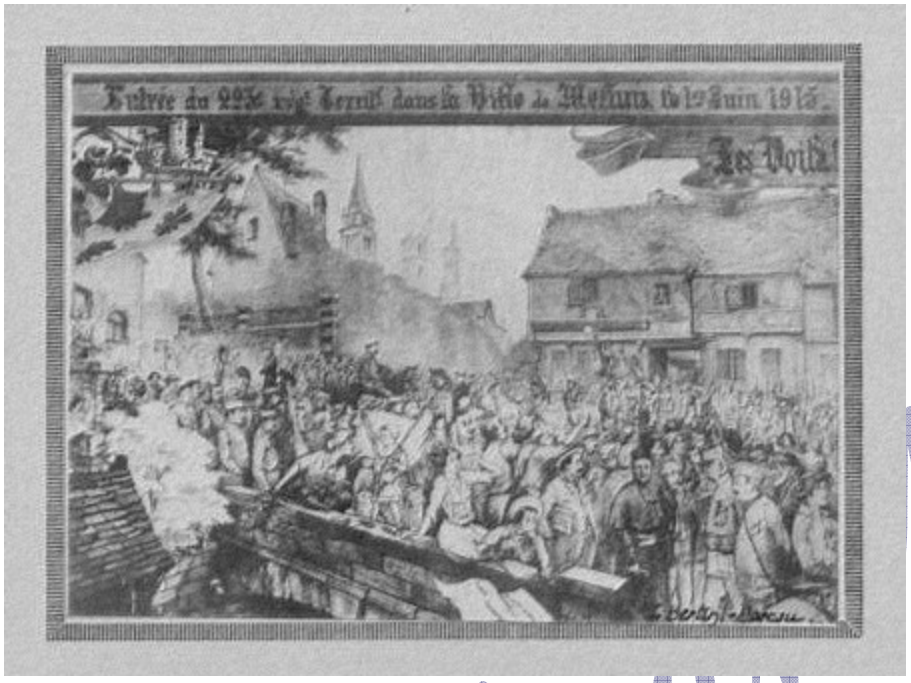
Les trois bataillons se trouvent rassemblés dans des localités voisines les unes des autres ; le 1er bataillon avec l'E. M. à Mehun, le 2e à Quincy et Preuilly, le 3e à Foëcy.

Un régiment de composition analogue, le 279e venant de Granville, arrive en même temps et cantonne à St-Florent-sur-Cher. Il compose, avec le 223e, la 201e brigade.

La 201e brigade forme avec la 202e brigade (259e et 268e régiments territoriaux) la 101e division territoriale.

Voilà donc une division toute entière formée avec des R. A. T., la première du genre. La 101e division est commandée par le général **LASSERRE**, la 201e brigade par le général **FRAISSE**, la 202e brigade par le général **JOUBERT**.

Archives Amicale



II. A L'INSTRUCTION

1° Dans le Berry (1er juin – 10 août 1915). — Les divers éléments du régiment se trouvent donc, le 1er juin 1915, groupés aux environs de Bourges. Dans quel but ? La troupe ne tarde pas à l'apprendre. Le général FRAISSE lance, dès l'arrivée, un ordre du jour disant que la brigade doit faire son instruction et s'entraîner de façon à être rapidement en état de remplir « toute mission » qui pourrait lui être confiée.

Et l'on se met résolument à la besogne. Des tirs réduits ont lieu à Mehun ; bientôt un champ de tir est créé à Sainte-Thorette, où l'on va fréquemment s'exercer. Les terrains avoisinant les cantonnements se prêtent à merveille aux évolutions de toutes sortes. Des tranchées sont tracées et établies aux endroits propices. Les compagnies, les bataillons entrent en contact, manœuvrent ensemble. C'est le camp d'instruction, c'est l'entraînement salutaire.
Des marches d'épreuve ont lieu, avec le chargement complet, à la suite desquelles une élimination sévère est faite ; les inaptes sont renvoyés au dépôt. Les officiers subissent les mêmes épreuves à pied et à cheval. Il ne reste plus que des hommes dont la vigueur est reconnue, et qu'on n'a pas à craindre de laisser en route, quoiqu'il advienne.

Cependant, le pays réclame des travailleurs, pour l'agriculture qui manque toujours de bras. Des permissions sont accordées à ceux qui justifient de connaissances appropriées et de terres à mettre en valeur. Des équipes agricoles sont fournies pour venir en aide aux populations de la 8e Région.

C'est également le moment où le pays s'organise. Un Sous-Secrétariat de l'Armement vient d'être

créé à Paris ; il réclame des ouvriers d'usine. Tous les hommes qui ont une profession se rapprochant de la métallurgie sont recensés, et successivement appelés dans les usines. Parmi eux se glissent tout naturellement ceux dont la nature placide s'accommode mal des hasards d'une campagne. Ils se font réclamer par des amis influents, pour aller retrouver la sécurité qu'ils craignent de perdre en restant au 223e. Le régiment s'épure.

Entre temps, le général **LASSERRE**, commandant la division, demande s'il est possible de constituer une musique, qui n'était pas prévue à la formation. Il n'y a qu'un mot à dire : 40 musiciens, dont plusieurs lauréats du Conservatoire, se présentent ; quarante-huit heures de permission leur sont accordées pour aller chercher leurs instruments ; et huit jours après, la musique donne son premier concert dans les jardins de l'hôpital de Mehun.

Bientôt, arrive un ordre de départ pour une autre destination. L'embarquement a lieu le 10 août.
Cette période d'instruction avait duré deux mois. Elle avait été fertile en résultats. Les éléments épars qui avaient composé le régiment s'étaient amalgamés en un tout qui avait maintenant une vie propre, un esprit de corps déjà vivace. A tous les échelons, la bonne camaraderie, la confiance dans les chefs, étaient nées.
Les hommes avaient pris conscience de leur valeur personnelle, ils s'étaient assouplis, ils étaient devenus des « soldats ». Ils avaient rajeuni !
Deux mois plus tôt, la population de Mehun, en les voyant débarquer, avait été dépitée. Espérant sans doute une arrivée de jeunes gens, elle avait dit : « Comme ils sont vieux ! » Le jour du départ, toute la ville est réunie à la gare, et chacun avait apporté son bouquet ; la musique joua un dernier morceau sur la place, et ce fut une ovation qui salua le départ des trains fleuris.

2° Près de Paris (**11 août** – **13 septembre 1915**). — Après une nuit de chemin de fer, le régiment débarque à Mitry-Claye et à Lagny, dans la grande banlieue parisienne. L'E. M., la C. H. R., les 2e et 3e bataillons s'installent à Claye-Souilly et dans ses environs ; le 1er bataillon cantonne à Annet et à Fresnes-sur-Marne. Le régiment se trouve donc rassemblé dans la zone Est du camp retranché de Paris. Cette partie de la défense est commandée par le général ESPINASSE, dont le Q. G. est à Pomponne.

Le 15 août, le général **FRAISSE**, installé à Claye-Souilly,lance l'ordre suivant : « Le but de ce séjour de la brigade est de reprendre vigoureusement en main l'instruction interrompue par les travaux agricoles... On devra faire comprendre à tous que la 101e division est appelée à prendre part, dans un avenir prochain, aux opérations actives. Tout le monde doit y préparer ses forces physiques et son cœur ». L'appel est entendu, les exercices reprennent avec ardeur.

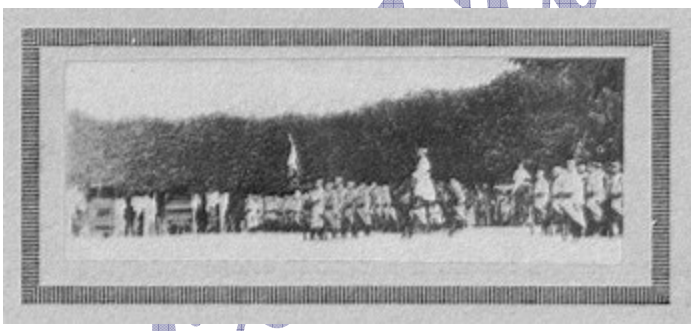
La région est du reste évocatrice. Les compagnies vont chaque jour manœuvrer dans les champs qui ont vu la bataille de la Marne et l'extrême avance ennemie. Tous les jours, de longs convois traversent Claye-Souilly, transportant au front le ravitaillement. Leur passage rappelle aux vieux soldats du 223e que leurs cadets se battent non loin de là, et qu'ils auront sans doute besoin d'eux pour alléger un peu leur tâche, si la lutte se prolonge.

Ces sentiments trouvent encore à s'exalter le jour où le régiment tout entier, pour célébrer l'anniversaire de la bataille de la Marne, se rend au cimetière de Villeroy, et dépose une couronne sur la tombe de ceux qui sont tombés l'année précédente en arrêtant l'envahisseur.

Le 26 août 1915 est un jour de fête pour le 223e. C'est ce jour-là qu'il reçoit sur le plateau de Carrouge, son drapeau, que lui remet, ainsi qu'aux autres corps de la division, le général **ESPINASSE**, en prononçant une allocution dans laquelle, en quelques paroles vibrantes, il demande de défendre cet emblème et de le conduire à la victoire ! Le régiment rentre à **Claye**, musique en tête, et à belle allure. Au moment où les hommes défilent devant leur drapeau ils ont un éclair de fierté dans les yeux, et la joie au cœur.

Lorsque le bruit d'un prochain départ commence à se répandre, après quatre semaines d'exercices variés, d'assouplissement, d'accoutumance aux nouvelles formes de combat, le régiment a encore modifié son allure. Une équipe de téléphonistes a été constituée. Des officiers et un certain nombre d'hommes se sont initiés au maniement de la mitrailleuse.

Beaucoup de soldats du régiment ont éprouvé un certain charme au séjour à **Claye**, surtout les Parisiens. Le dimanche était respecté comme jour de repos, la musique jouait dans le jardin de la mairie l'après-midi. La proximité de la capitale permettait aux épouses de venir rejoindre leur mari, et les couples étaient nombreux qui se promenaient sous les frais ombrages, en écoutant les accords savants de nos virtuoses.



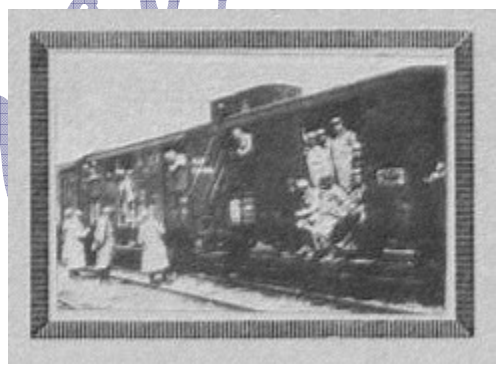
III. EN ROUTE POUR LE FRONT

1° Montgobert (**16 – 30 septembre 1915**). — Le 13 septembre, le régiment quitte la région de Meaux, sac au dos. Le déplacement va se faire par la route, à petite allure, mais sans traînards. La quatrième et dernière étape devait être la plus longue, la traversée de la forêt de Villers-Cotterêts dura une partie de la journée. Le 16 septembre, l'E. M. et le 1er bataillon s'installaient à Montgobert, le 2e bataillon à Soucy, le 3e à Vivières. Pour la première fois, le 223e respire l'atmosphère du front : tous les soirs l'horizon est illuminé par le feu d'artifice que font les fusées de la ligne et les départs des coups de canon.
Le régiment a pour tâche d'exécuter une nouvelle ligne de défense. Le travail est très dur, il faut creuser dans le roc ; les heures de présence sur les chantiers sont contrôlées. C'est l'œuvre de guerre qui commence.
Cette tâche, beaucoup n'en sentent pas l'utilité. Quel risque y a-t-il que jamais le Boche revienne par là ?... Cependant, en 1918, lorsque les anciens du 223e apprendront la nouvelle avance allemande, ils ne pourront songer sans émotion à la ligne qu'ils ont creusée jadis, sans trop d'entrain, derrière Vic-sur-Aisne.

2° Jarville (**2 – 7 octobre 1915**). — Brusquement le régiment reçoit l'ordre de départ. Après un long trajet en chemin de fer, il débarque à Jarville, près de Nancy. La 201e brigade, provisoirement détachée de la 101e D. I., devient réserve du D. A. L. (Détachement d'Armée de Lorraine) ; elle va se trouver successivement rattachée aux différentes D. I. qui occuperont le secteur. « La 201e brigade remplace une brigade de réserve, écrit le général **FRAISSE**, le 3 octobre ; il est à prévoir qu'on lui demandera par la suite de jouer le même rôle. »
Aussi bien le général **GÉRARD**, commandant le D. A. L, prescrit-il impérieusement d'achever la mise au point du 223e et du 279e. Il ne s'agit plus seulement des hommes, dont la sélection se trouve à peu près faite, mais aussi du matériel : c'est la transformation en « régiment de marche » qui s'achève.

3° Vathiménil (**9 octobre – 3 novembre 1915**). — Après un très court séjour dans la région de Nancy, le régiment gagne, en trois étapes, de nouveaux cantonnements situés derrière la forêt de Parroy, où se livrent en ce moment de furieux combats. L'E. M., la C. H. R. et le 1er bataillon cantonnent à Vathiménil, le 2e bataillon à Azerailles, le 3e à Fraimbois. Le 1er et le 3e bataillons sont rattachés à la 74e D. I., le 2e bataillon à la 71e D. I., pour tout ce qui concerne la discipline, l'intendance, etc.
Fréquemment, les troupes sont enlevées en auto-camions pour aller ravitailler le front de combat ; les hommes sont tout fiers de participer en quelque façon à la lutte dont les échos parviennent jusqu'aux éléments les plus reculés du régiment.
Du reste le 223e sait maintenant que son entrée en ligne est envisagée. La mise au point prescrite s'accomplit assez rapidement : les fusils 74 sont échangés contre des fusils 1915 à chargeur, du modèle le plus récent ; le T. R. et le T. C. se développent, les cuisines roulantes sont attendues, de nombreux chevaux arrivent.
Les cadres se transforment. Les compagnies sont portées à trois officiers par la nomination au grade de sous-lieutenant de 14 sous-officiers du régiment (9 octobre 1915). Les sous-lieutenants commandant de compagnie sont nommés lieutenants. Les capitaines commandant les 1er et 2e

bataillons sont nommés commandants. Le chef de corps lui-même, jusqu'ici chef de bataillon **de BOUVIÉ**, est nommé lieutenant-colonel, et le régiment tout entier applaudit à cette juste mesure. C'est qu'il a appris à estimer et à aimer celui qui préside depuis près de six mois à ses destinées et dont on a pu apprécier à maintes reprises la réelle valeur militaire, en même temps que l'autorité à la fois paternelle et énergique.
Une compagnie de mitrailleuses de brigade est constituée par prélèvement sur les deux régiments de la brigade. Une compagnie de mitrailleuses de régiment est également créée.
Pour toutes ces formations nouvelles, les effectifs du régiment n'eussent pas suffi si le dépôt n'avait, à ce moment, envoyé un important renfort, qui se mélangea immédiatement aux anciens du 223e. Il ne reste plus d'inaptes au régiment, des visites successives les ont éliminés ; tous travaillent avec ardeur : instruction du lancement de la grenade (arme nouvelle et délicate à manier), tirs répétés, marches d'entraînement, alertes, se succèdent sans interruption. Les officiers vont visiter des tranchées aux environs de Lunéville et en forêt de Parroy.
Le général commandant le D. A. L. est exigeant, il veut que les cantonnements surpeuplés deviennent confortables, que les greniers soient transformés en dortoirs, et là se révèle le tempérament ingénieux et industrieux des vieux travailleurs. Le colonel commandant le génie du D. A. L. témoigne sa satisfaction en ces termes : « J'ai constaté que les travaux de défense confiés au 223e et au 279e dans la région comprise entre Champenoux et Vathiménil ont été exécutés dans des conditions satisfaisantes. Je vous serai reconnaissant de vouloir bien transmettre mes félicitations aux officiers qui ont dirigé ces travaux. »
Près de trente jours se sont écoulés ainsi. C'en est trop pour les mœurs vagabondes du 223e : le 3 novembre, il faut partir encore. Les voitures et tous les équipages nouveaux s'organisent en convoi pour faire mouvement par la route. La troupe embarque, E. M., 1er et 2e bataillons à St-Clément, 3e bataillon à Baccarat. L'habitude des déplacements est prise, l'embarquement se fait prestement.





1° Commercy (**3 – 26 novembre 1915**). — Le 3 novembre 1915, au milieu de la nuit, les trois trains transportant le régiment s'arrêtent successivement dans une gare obscure : Commercy. Aussitôt débarqués, le 3e bataillon est dirigé sur Courcelles-aux-Bois, le 2e bataillon!sur Mécrin et la Croix-Saint-Jean, en forêt d'Apremont.

Dures étapes qu'évoquent les lignes suivantes d'un de nos camarades !

Le train s'est arrêté. Engourdis par le froid plutôt que par le sommeil, les hommes s'équipent tant bien que mal ; les sections, puis les compagnies se rassemblent assez rapidement, les faisceaux se forment dans la nuit rendue plus opaque par le brouillard venu de la Meuse, pendant que, pas très loin, le grondement sourd de la canonnade trouble le calme de la nuit et annonce les combats tout proches.
Après un stationnement assez long, un petit son de trompette de tramway : c'est le signal du chef de bataillon pour la mise en marche. Les instructions sont brèves. La colonne doit se diriger sur la Croix-Saint-Jean ; elle doit marcher en ordre, en silence, sans faire de feu ou quoi que ce soit de nature à déceler sa présence.
L'arrière-garde commandée par un officier a pour ordre de ne tolérer aucun traînard. La discipline de la marche doit être exigée et l'obéissance au besoin doit être forcée. Ce ne sont plus les jours heureux de Mehun, les séances de tir à Sainte-Thorette, ni les départs tumultueux de chaque samedi pour la permission hebdomadaire. Le 223e R. I. T. n'est plus un régiment de travailleurs destiné à l'exécution des travaux de l'arrière, il devient combattant et monte vers les lignes...
Mais l'esprit de devoir et de sacrifice domine chez ces hommes de quarante-cinq ans, inaccessibles aux défaillances. Quoique bien lourd, surchargé qu'il est par quelque témoignage de la sollicitude conjugale, le sac est bouclé sur les épaules, la colonne s'ébranle, passive et muette, vers la destinée qui attend chacun.
Les forces humaines ont leurs limites, et le moral le mieux trempé est parfois trahi par elles. Pour certains soldats du 2e bataillon, la route de Commercy à la Croix-Saint-Jean fut un véritable calvaire. Dans l'ignorance de la mission qu'allait avoir à remplir le 223e, et de la route qu'il aurait à faire, aucune précaution n'avait été prise. Les malades avaient quitté l'infirmerie pour rentrer dans le rang. Aucune voiture n'accompagnait le convoi pour recueillir les éclopés, et dès les dernières maisons de Commercy 1'égrènement de la colonne commença. Du brouillard de plus en plus dense surgissait par moment la silhouette d'un traînard qu'il fallait réconforter, soulager, aider. Mais surmontant leur souffrance, puisant dans leur énergie la force nécessaire pour faire la route, les malades et les malingres tinrent bon. Lentement, bien lentement, le bataillon, alourdi par tous ses éclopés, franchit la distance qui le séparait du but de son étape, mettant deux fois plus de temps qu'il n'en aurait fallu. L'avant-garde atteignait la Croix-Saint-Jean que des retardataires quittaient seulement Pont-sur-Meuse.

Momentanément favorisé, le 1er bataillon était resté à Commercy avec l'E. M. ; mais les trois bataillons devaient, par roulement, occuper successivement les trois emplacements dévolus au régiment.
Le bataillon de la forêt d'Apremont exécute des travaux entre la première et la deuxième position, et construit un boyau reliant Mécrin au village détruit de Brasseitte. Il a sa place assignée en cas d'attaque, il doit occuper les tranchées de la deuxième position.
La précaution est justifiée, nous sommes au bois d'Ailly, qui retentit encore des furieuses attaques livrées par le 8e C. A.
Ce Corps d'Armée, auquel est rattaché le régiment, a son Q. G. à Commercy. Il est commandé par le général **CORDONNIER** ; le régiment gardera un souvenir inoubliable de ce chef, bon, brave et plein d'attention pour les territoriaux, qu'il estimait.
Le 8e C. A. avait à défendre un front assez étendu, dont certaines fractions, particulièrement agitées, nécessitaient des troupes nombreuses, et des relèves fréquentes. Le général **CORDONNIER** fut

ravi d'abord d'avoir obtenu une brigade de travailleurs pour effectuer des travaux urgents. Mais, en voyant comment se comportait cette brigade, en l'observant tant au travail qu'à la manœuvre, l'idée lui vint de l'employer autrement, et de la mettre en ligne pour permettre à ses jeunes soldats de prendre un peu de repos, si bien gagné.
Et quelques jours à peine après l'arrivée du régiment à Commercy, le général s'ouvrait de son projet au colonel. Un secteur assez propice pour tenter l'expérience existait dans la zone assignée au 8e C. A. ; la reconnaissance en fut faite, et le 30 novembre (26 jours après son arrivée à Commercy), le régiment, par une marche nocturne pénible et pleine de mystère, allait prendre les lignes à Bislée et à Han, où les compagnies de mitrailleuses se trouvaient déjà depuis le 20.

2° Première occupation de Bislée (**26 novembre – 26 décembre 1915**). — Un simple examen de la carte montre l'intérêt que présentait le sous-secteur de Bislée, confié à la garde du 223e. Impuissants en 1914 à réduire le saillant de Verdun, les Allemands étaient restés en bordure des Hauts-de-Meuse jusqu'à l'extrémité de la « hernie de Saint-Mihiel », où leur situation avait été consolidée par la prise du Camp des Romains ; de ce magnifique observatoire, ils surveillaient les défilés du Barrois, par où, lorsque l'occasion se présenterait favorable, ils espéraient reprendre leur marche vers Bar-le-Duc, Châlons-sur-Marne et Paris.
Pour donner un peu d'air à la défense des hauteurs qui barraient les routes de l'Ouest, les Français avaient passé la Meuse à la fin de novembre 1914, et repris le village de Bislée, que les Allemands avaient incendié avant de l'évacuer. Depuis lors, les presqu'îles de Han et de Bislée formaient une sorte de glacis avancé, dont les occupants avaient pour mission de retarder le plus possible la marche des Allemands, dans le cas où ceux-ci déboucheraient à nouveau du Camp des Romains : mission particulièrement dangereuse pour les défenseurs de la presqu'île de Bislée, puisqu'ils ont la Meuse à dos et que la véritable ligne de défense française est organisée sur les hauteurs de la rive gauche.
C'est à Kœur-la-Grande que se trouve le P. C. du colonel commandant le sous-secteur. Le P. C. du commandant du 1er bataillon est à Bislée ; il dispose de cinq compagnies (dont une du 3e bataillon) : quatre en ligne, une en réserve à Kœur-la-Grande. Le 3e bataillon occupe Kœur-la-Petite, deux compagnies sont en ligne à Han, Moulin-Blussot et Pont-Neuf. Le 2e bataillon est derrière, à Courcelles-aux-Bois, localité reliée à Kœur-la-Grande par des chemins défilés à travers bois.
L'occupation du secteur est pénible : Han, Bislée, sont des ruines mortes, Les Kœurs, où peu de maisons sont intactes, n'offrent que des locaux humides, sans toitures, remplis de décombres et de fumiers.
La saison est affreuse, quarante jours de pluies continuelles ont rempli d'eau boueuse boyaux et tranchées ; le sol est glaiseux, imperméable ; l'eau doit être rejetée au dehors par des procédés de fortune, des écopes par exemple, qui ne peuvent arriver à assécher la boue gluante. Les pauvres vieux poilus font un apprentissage pénible du métier de guerrier.
Par des visites et des notes quotidiennes qu'il sait rendre affectueuses, le colonel remonte le moral. Chacun tient bon, surmonte sa souffrance, s'adapte à la situation, et essaye, par des travaux de jour et de nuit, d'améliorer le secteur.
L'ennemi a tôt fait de s'apercevoir qu'il a devant lui une troupe vigilante. Il s'efforce alors de la démoraliser par des tirs incessants, qui malheureusement font des victimes.
Le 11 décembre, une crue subite de la Meuse emporte la passerelle et brise les amarres du pont flottant qui relie Kœur à Bislée. Le bataillon en ligne est isolé. Le ravitaillement et les relèves sont rendus très difficiles et doivent se faire par bateaux. L'ennemi, qui domine la situation du haut du Camp des Romains, a vu le coup, et ne laisse aucun répit. Un tir précis par obus fusants et

percutants est dirigé sur le seul point où peut se faire le passage : une nuit, nous avons 12 blessés, le mouvement est interrompu, une compagnie reste en détresse à Bislée. Il faut renoncer à traverser en ce point dangereux.
On organise un passage en amont, à l'écluse de Kœur-la-Petite, à travers le canal, les champs et la Meuse. Les pontonniers du génie parviennent à accoupler deux bateaux qui font une assez large portière. Et péniblement on arrive sur l'autre rive. Cela dure dix nuits consécutives.
Pendant ce temps, l'ennemi allonge son tir. Il harcèle les villages où s'amassent les voitures de vivres et de matériel. Les 13, 14 et 15 décembre, des hommes sont blessés, des chevaux tués, des voitures endommagées, à Kœur-la-Petite surtout. Ce sont chaque soir des heures angoissantes. Le ravitaillement des camarades isolés sur l'autre rive est la préoccupation de tous. On arrive difficilement à l'assurer et parfois la corvée ne se termine qu'au petit jour, ayant duré toute la nuit.
Les premières lignes pendant ce temps ne sont pas moins éprouvées, tout le front de la zone subit un tir intermittent, et la position de Bois-Carré est particulièrement atteinte. Bois-Carré de sinistre mémoire ! c'est le saillant des lignes de Bislée ; pour y atteindre, il faut suivre d'interminables boyaux, que souvent l'eau glaciale remplit jusqu'à mi-jambe. Les trous des postes d'écoute, isolés à cent mètres en avant de la tranchée, sans autre protection contre les patrouilles ennemies qu'un ou deux fils de fer à peine tendus, sont constamment inondés.
Et lorsqu'après leurs deux heures d'angoisse nocturne, les vieux à cheveux grisonnants reviennent prendre place dans les cagnas que parfois couvre une simple tôle ondulée, c'est en grelottant, assis les pieds dans l'eau, qu'ils doivent attendre leur prochain tour de garde.
Au bout de quatre semaines de ce régime, le commandement estime que l'épreuve a assez duré. Sachant qu'il peut compter sur le régiment quoi qu'il advienne, il le fait relever par le 131e R. I. T.

3° Commercy – Chonville (**28 décembre 1915** – **27 janvier 1916**). — Relève ne signifie pas repos, surtout dans un secteur qui a tant de besoins.
Un bataillon (le 3e) va à la Commanderie, à la Croix-Saint-Jean et à Mécrin continuer les travaux entrepris en forêt d'Apremont. Le 2e va à Chonville et à Mesnil-la-Horgne, il travaille en forêt. Le 1er rentre à Commercy avec l'E. M., musique en tête. Le général **CORDONNIER** le salue au passage, et par un geste affectueux envoyé au colonel, prouve à tous sa satisfaction.
Du 3 au 9 janvier, le 2e bataillon va occuper sur la rive droite de la Meuse les avancées de Brasseitte et le ravin du Bois-Mullot, le 1er passe à la forêt d'Apremont, où il travaille sous les obus aux secondes lignes.
Le 20 janvier, la 6e compagnie est transformée en compagnie spéciale de travailleurs ; on y affecte tous les pères de familles nombreuses.

4° Seconde occupation de Bislée (**28 janvier** – **10 mars 1916**). — Le 28 janvier, le régiment est remis en ligne, à Bislée.
Le secteur a été modifié. Le général **FRAISSE**, dont le P. C. est à Rupt devant Saint-Mihiel commande un front qui comprend Chauvoncourt, tenu par des troupes actives, et Bislée. Le sous-secteur Bislée, seul, est occupé par le 223e. La zone de Han a été détachée du secteur et affectée à la division de la forêt d'Apremont.
Cette période est assez mouvementée. La Meuse déborde à nouveau, et pendant quinze jours ravitaillement et relèves doivent se faire par bateaux. Des bombardements fréquents bouleversent les ouvrages et font de nombreuses victimes. C est le moment des furieuses attaques allemandes sur Verdun tout proche, et à tout instant l'on peut craindre que l'effort ennemi s'étende jusqu'à nous, pour tourner Verdun par la route de Bar-le-Duc.

Le 6 février, vers 8 h. 30, à la faveur d'un épais brouillard, le lieutenant **LAMBLA**, commandant la 5e compagnie, monte sur le parapet de la tranchée de Bois-Carré, pour diriger les travaux de réfection du saillant entamé par le tir ennemi. La brume se dissipe brusquement, une fusillade rapprochée éclate soudain, le lieutenant **LAMBLA** tombe mortellement frappé et expire presque aussitôt,
Dans la nuit du 11 au 12 février, se produit une alerte sérieuse. A 22 heures commence un bombardement qui s'étend progressivement à tout le front de Bislée, et va en s'accentuant jusqu'à 4 heures ; à partir de ce moment, il devient intense, plusieurs calibres se mettent de la partie. La Courtine, occupée par la 4e compagnie, est particulièrement visée : cette position commande la route de Bislée à Saint-Mihiel. Des mitrailleuses entrent en mouvement et sous leur protection des patrouilles ennemies s'avancent vers nos réseaux et nos postes extérieurs ; ces patrouilles, dispersées par notre tir, reviennent en force et cherchent à atteindre nos postes en lançant des grenades : elles sont repoussées à nouveau violemment par les tirs de nos petits postes et de nos tranchées. L'action cesse avec le jour, vers 6 heures du matin ; il y a des morts et de nombreux blessés.
Dès le lendemain, 13 février, le colonel **de BOUVIÉ** adresse à ses braves territoriaux des paroles qui leur vont au cœur : « La journée d'hier marquera, parmi les journées les plus tragiques, mais aussi les plus glorieuses du régiment. Assaillis par un bombardement intense déclenché de nuit, par une fusillade nourrie et continue, les. éléments en ligne ont montré un courage, une énergie, une volonté de triompher de l'attaque ennemie qui, justifiant les paroles élogieuses du général commandant le 8e C. A., donnent à la France la confiance que la porte du pays confiée au 223e territorial sera toujours gardée ». Et le 22 février, la 4e compagnie était citée à l'ordre de la 201e brigade, pour avoir « montré le 12 février, lors d'un violent bombardement ennemi, suivi d'attaques partielles par des patrouilles armées de grenades, une attitude courageuse, un grand calme dans le danger, et un vigoureux esprit d'offensive en poursuivant les partis ennemis qui assaillaient ses postes avancés. »

5° Pont-sur-Meuse (**11 mars** – **14 mai 1916**). — Le 10 mars le régiment est retiré des lignes où il est remplacé par le 279e R. I. T., qui conserve avec lui les compagnies de mitrailleuses, les pionniers et les téléphonistes.
L'E. M. du 223e est à Pont-sur-Meuse. Les bataillons retournent à Croix-Saint-Jean, Mécrin, Ronval et Commercy.
Le séjour en forêt d'Apremont est devenu assez périlleux. Les balles sifflent constamment dans le camp de Croix-Saint-Jean, les rafales d'artillerie y sont fréquentes ainsi qu'à Mécrin, et les pertes sont sensibles. A Ronval, la troupe loge dans des cagnas à peu près protégées, mais la simple visite aux feuillées n'est pas sans présenter quelque danger.
Le 5 avril, 400 hommes de la classe 90 sont enlevés au régiment et versés dans des unités de travailleurs.
Le Colonel leur adresse ses adieux en ces termes :

Le Lieutenant-Colonel commandant le Régiment, au moment de se séparer des soldats de la classe 1890, tient à leur adresser ses adieux affectueux, l'expression des regrets qu'il éprouve en perdant des soldats disciplinés, qui, en toutes circonstances, au feu devant l'ennemi, au travail qui prépare la défense, ont montré sans faiblir des qualités hautement reconnues de fermeté, d'ardeur patriotique et
de zèle pour le service du pays.

Ces soldats qui ont subi, dans les circonstances les plus pénibles, les attaques meurtrières de l'ennemi et les plus dures épreuves du climat, ont été l'honneur du 223e Territorial qui conservera d'eux un souvenir ineffaçable.
Partout où le Régiment a passé, ils se sont attiré l'estime et même l'admiration des Chefs qui les ont commandés.
C'est un témoignage glorieux qu'ils emportent et dont ils ont le droit d'être fiers.

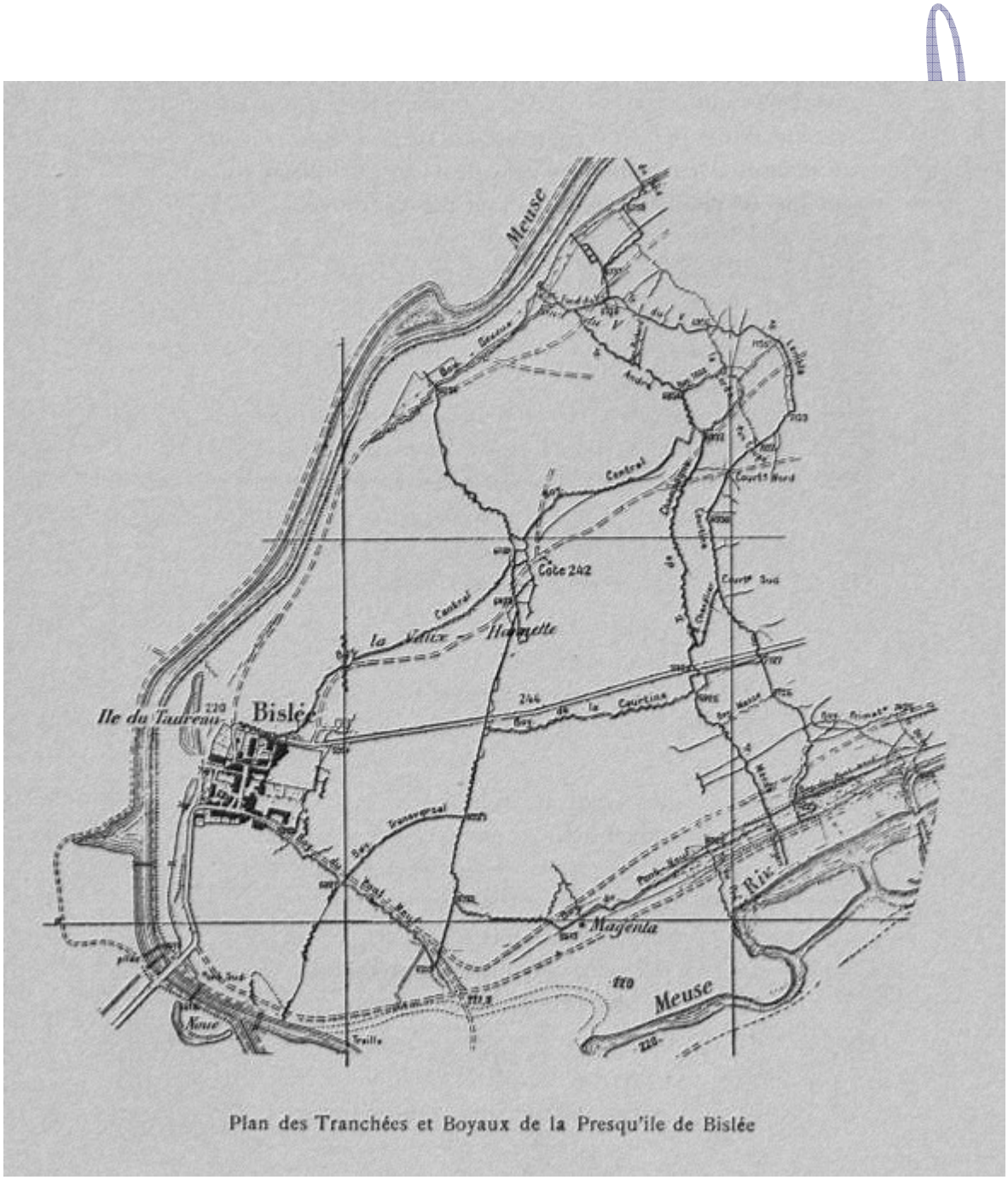
Déjà avaient été retirés les hommes de la classe 89, les pères de six, puis ceux de cinq enfants. Ces départs successifs sont très sensibles à tous, et changent quelque peu la physionomie du régiment.
La plupart des remplaçants, quoique plus jeunes, n'avaient pas encore pris les lignes, ne connaissaient pas l'emploi des engins nouveaux ; on forma pour eux un peloton spécial d instruction dans lequel on envoya des sous-officiers de toutes les compagnies. L'instruction fut menée très rondement, l'adaptation se fit rapidement, et dès que les hommes purent être répartis entre les compagnies, la fusion fut complète.
L'ensemble du régiment avait gagné en pittoresque ce qu'il avait failli perdre en cohésion. On trouvait dans la même escouade un homme du Nord et un gars du Midi, venus rejoindre les placides Normands de l'origine, et tous unis dans une pensée commune : tenir, et battre l'envahisseur.
Le 6 mai, une deuxième compagnie de mitrailleuses de régiment est formée et affectée au 2e bataillon. Quelque temps plus tard, la compagnie de mitrailleuses de brigade devient à son tour 3e C. M. R. et est attribuée au 3e bataillon. Chaque bataillon possédait donc sa compagnie de mitrailleuses, tout comme les régiments actifs.
Et le 15 mai, le régiment reçoit l'ordre de reprendre les lignes de Bislée.

6° Troisième occupation de Bislée (**15 mai - 23 novembre 1916**). — Le secteur bien connu était maintenant transformé. Le beau temps était venu et avait fait son œuvre. Boyaux et tranchées sont enfin secs, ce qui représente une amélioration considérable et permet d'envisager des travaux depuis longtemps nécessaires. Il faut établir une ligne de soutien, des places d'armes, des îlots de résistance, relier le tout par des boyaux nouveaux, au total 4.500 mètres de tranchées à creuser de nuit. De plus, le secteur ne possède pas d'abris sérieux, il faut en construire. Les abris de guetteurs eux-mêmes sont à refaire.

Un programme d'ensemble est établi, qui prévoit un long travail, pouvant durer toute la belle saison. Des pelotons spéciaux de pionniers sont formés successivement par les bataillons de réserve. Ils renforcent les pionniers de la C.H.R. Les compagnies de relève viennent chaque nuit travailler avec eux. C'est un labeur ininterrompu, dont tous s'acquittent avec ardeur. L'amélioration du système défensif ne tarde pas à faire sentir ses effets, les pertes deviennent moins fréquentes.
Cependant l'ennemi n'a rien perdu de son activité, ses tentatives d'incursion dans nos lignes sont nombreuses, les hautes herbes facilitant les surprises. Et la surveillance ne doit pas se relâcher, le commandement craignant que la bataille, qui fait toujours rage à Verdun, s'étende jusqu'à Saint-Mihiel.

Des sentinelles ayant été enlevées dans le secteur voisin, le général commandant le C. A. envoie à Kœur un groupe franc d'un régiment d'activé pour tâcher de faire des prisonniers devant le front du régiment. Ces jeunes gens, décidés et alertes, bientôt surnommés « Les Furets », tendent chaque nuit des embuscades. Le 19 juin, ils surprennent une patrouille allemande, blessent et font prisonnier un gefreite du 6e Bavarois, qui expire dans nos lignes.

Le court passage des Furets (13 juin au 2 juillet) suscite l'émulation des vieux territoriaux, qui tiennent à prouver qu'ils peuvent faire aussi bien que les « jeunes ».
Des équipes volontaires sont constituées, qui font des patrouilles avancées et ramènent également des prisonniers.

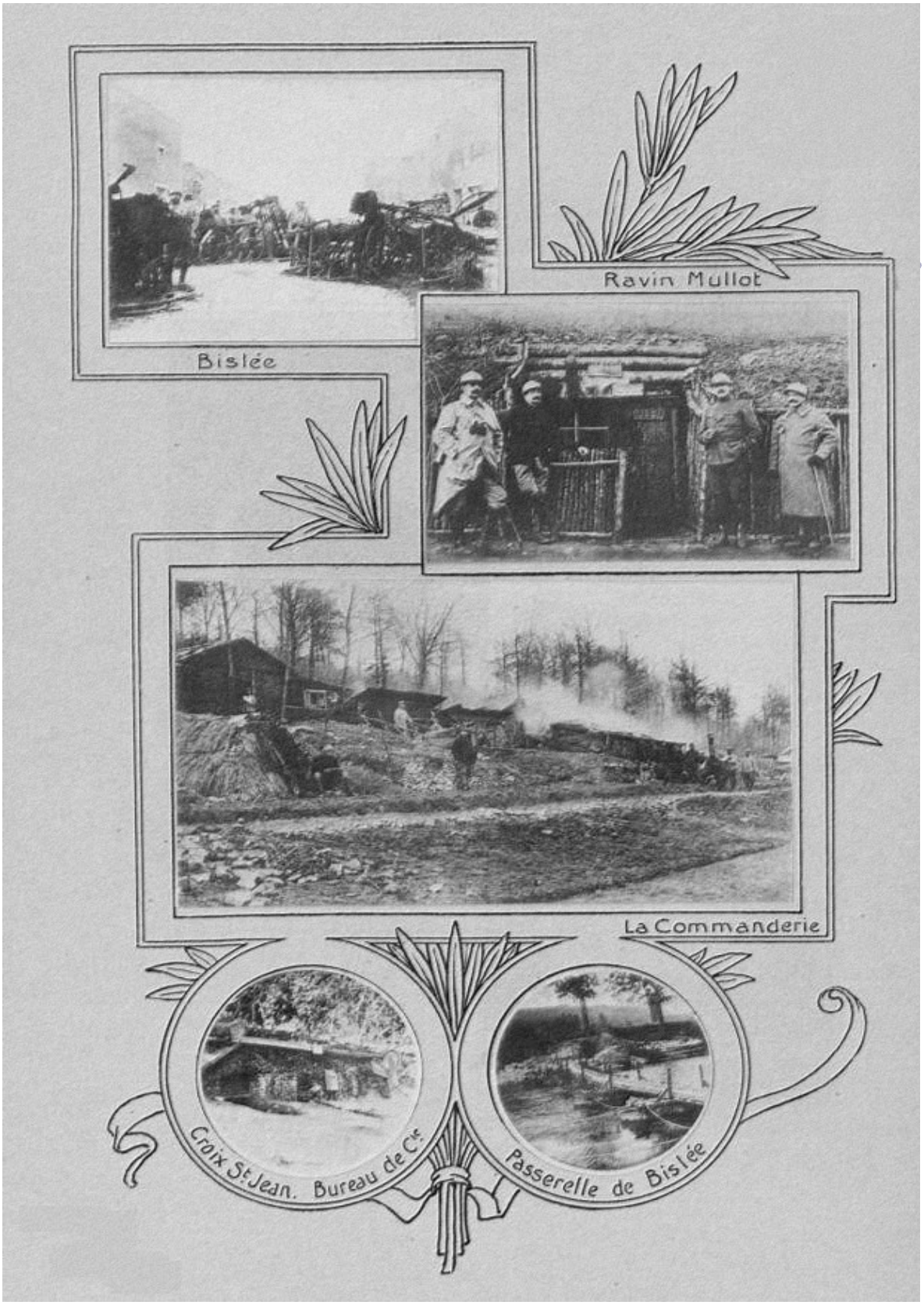


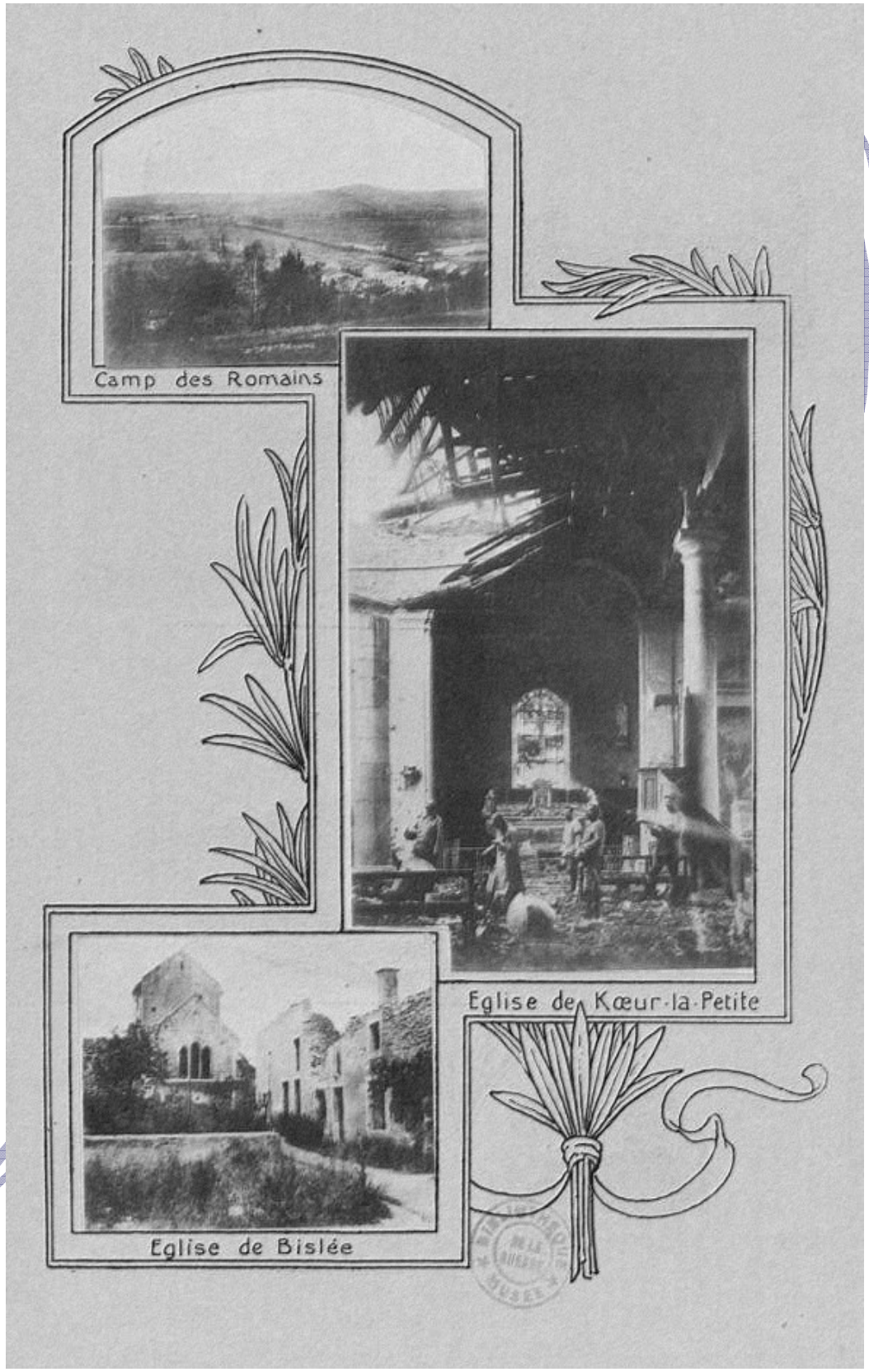
Plan des Tranchées et Boyaux de la Presqu'île de Bislée

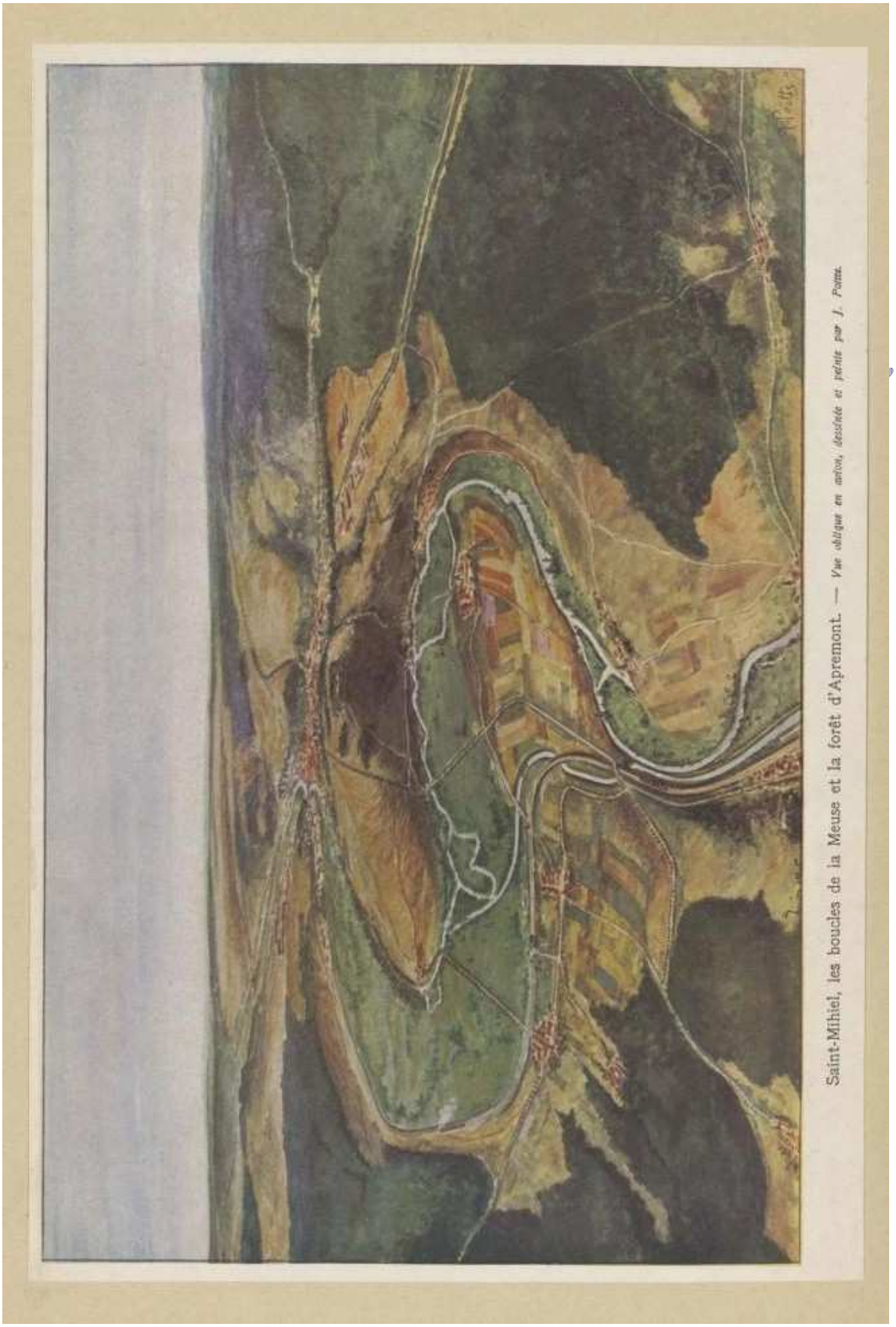
Historique du 223e Régiment d'Infanterie Territoriale

Amicale des Anciens Combattants du 223e Régiment Territorial

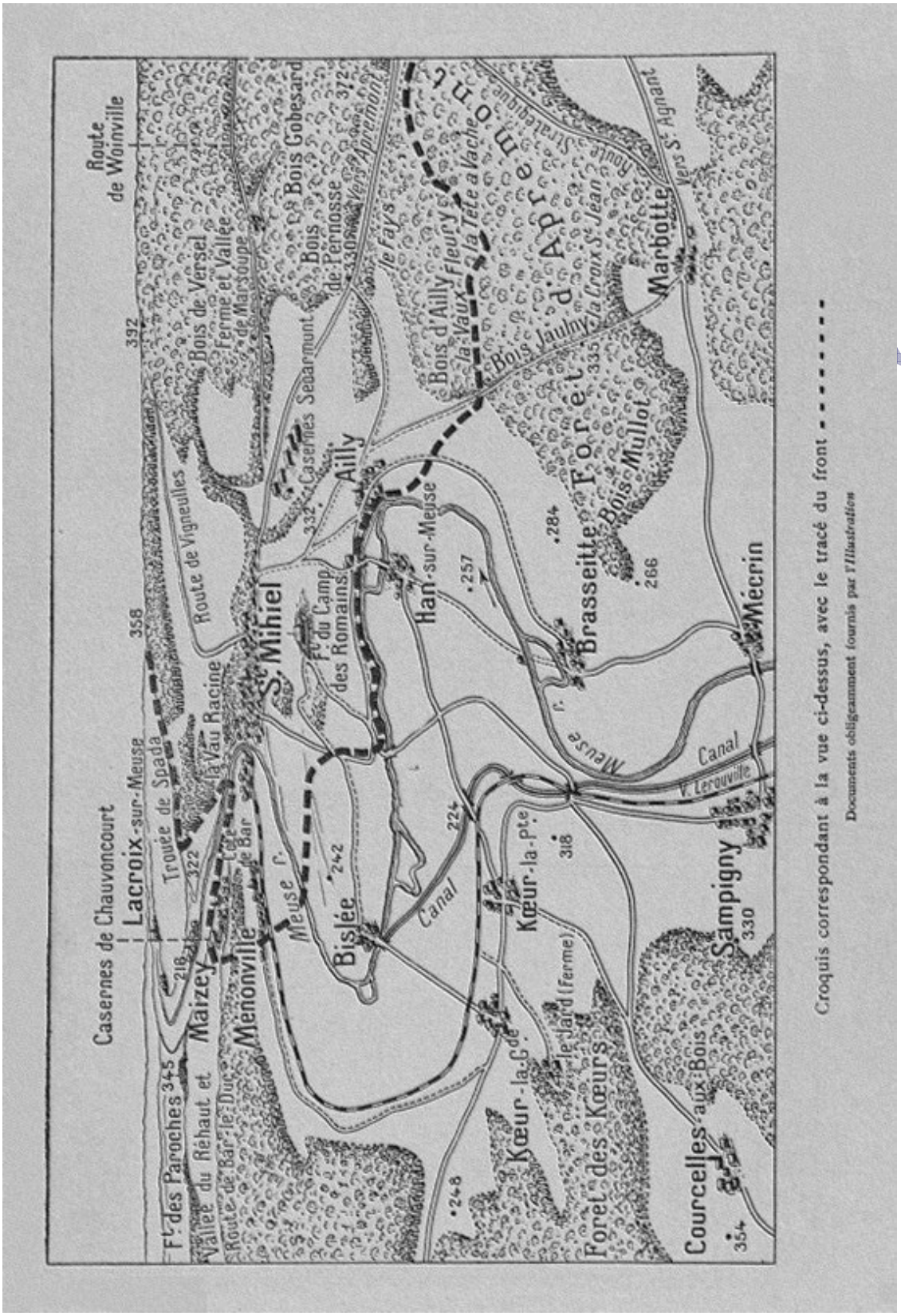
numérisation : P. Chagnoux - 2012

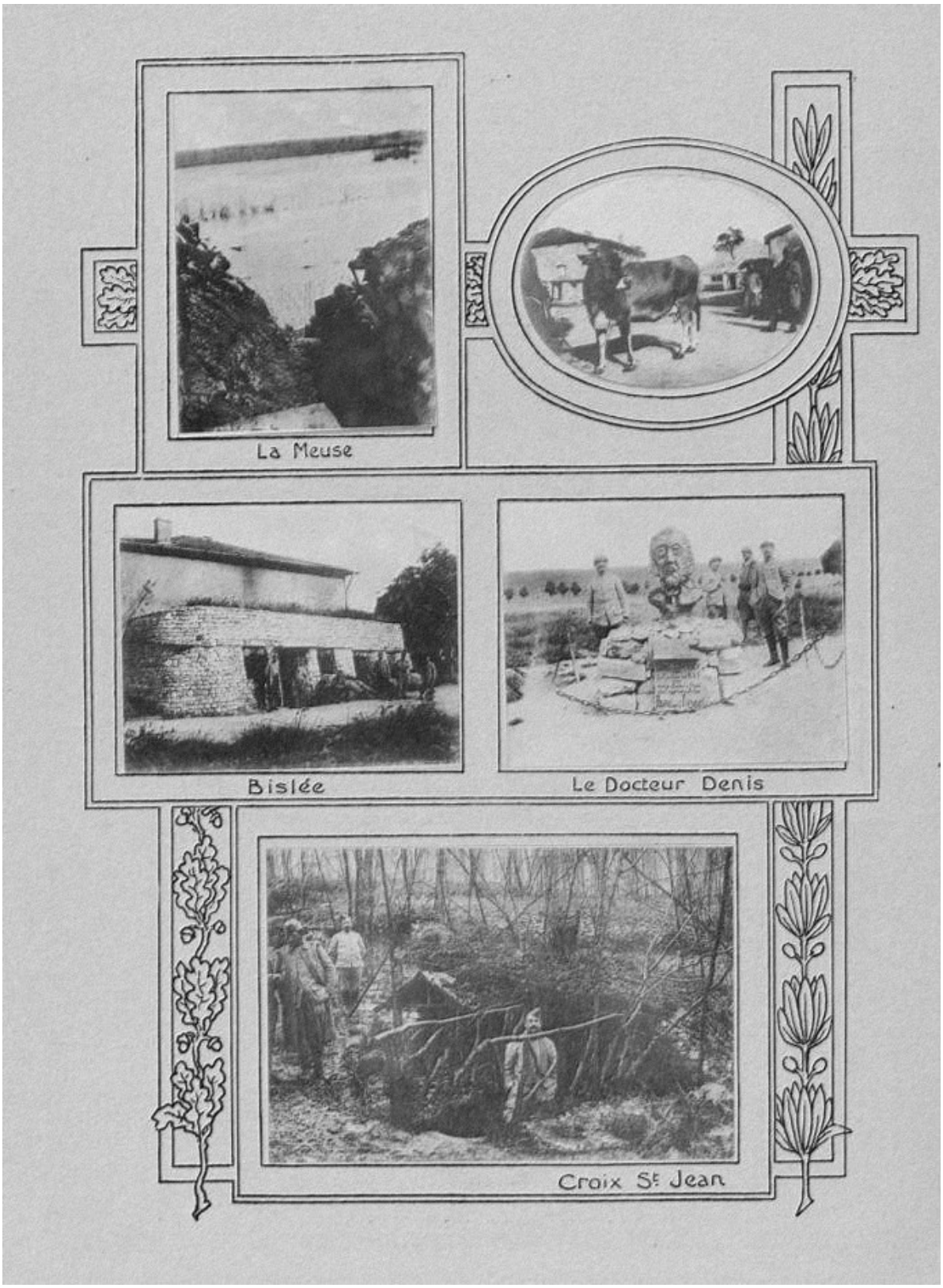


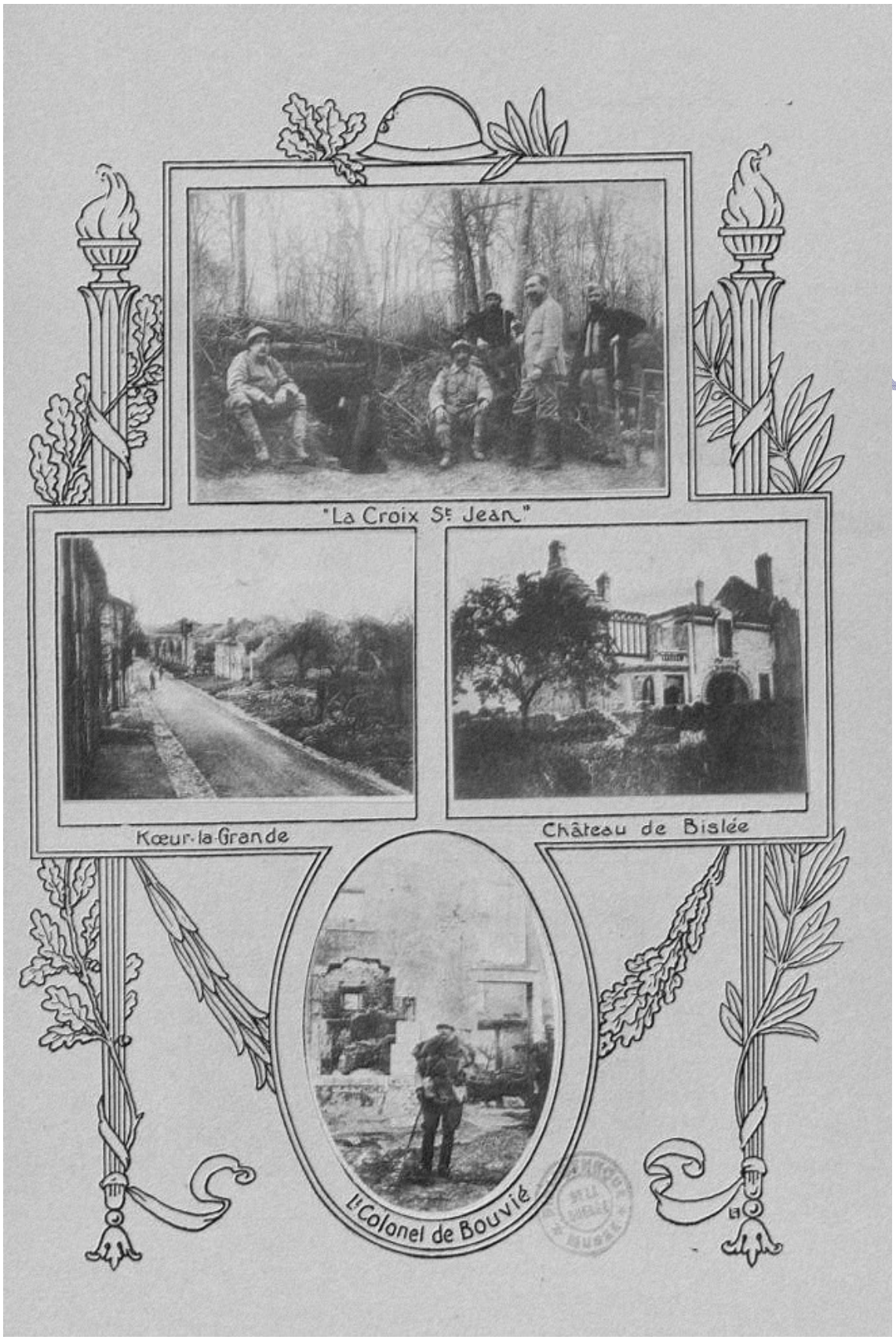

Camp des Romains
Eglise de Kœur-la-Petite
Eglise de Bislée



Saint-Mihiel, les boucles de la Meuse et la forêt d'Apremont. — *Vue oblique en avion, dessinée et peinte par J. Pons.*


Route de Woinville
Casernes de Chauvoncourt
Lacroix-sur-Meuse
Ft des Paroches
Vallée du Réhaut et
Route de Bar-le-Duc
Menonville
Maizey
Trouée de Spada
Meuse r.
Bislée
Canal
Kœur-la-Gde
Kœur-la-Pte
Le Jard (Ferme)
Forêt des Kœurs
Courcelles-aux-Bois
Sampigny
Mécrin
Meuse r.
Canal
V. Lerouville
Brasseitte
Forêt
Bois Mullot
Marbotte
Vers St Agnant
Han-sur-Meuse
Ailly
Bois d'Ailly
Fleury
la Vaux
la Tête à Vache
Bois Jaulny
la Croix St Jean
Route Stratégique
Bois de Versel
Ferme et Vallée de Marsoupe
Bois Gobesard
Bois de Pernosse
Vers Apremont
le Fays
Casernes Sedarmont
F. du Camp des Romains
St Mihiel
Route de Vigneulles
la Vau Racine
Croquis correspondant à la vue ci-dessus, avec le tracé du front
Documents obligeamment fournis par l'Illustration


La Meuse
Bislée
Le Docteur Denis
Croix St Jean


"La Croix St Jean"
Kœur-la-Grande
Château de Bislée
Lt Colonel de Bouvié

Tenu en éveil durant plusieurs mois, l'ennemi ne s'aventure plus à proximité de nos guetteurs. Par contre, il se remet à tourmenter Bislée et les Kœurs, par des tirs fréquents. Il ne se passe pas de jour sans que ces trois villages reçoivent des rafales. Le 15 juillet, Kœur-la-Grande est bombardé jusqu'à trois fois dans la même journée. Le 22 juillet, vers 2 heures du matin, Bislée et les deux Kœurs sont violemment bombardés, par trois rafales successives. A Bislée, une partie de la compagnie relevée depuis quelques heures à peine dormait dans la seule grange du village dont une partie possédât encore un toit. Un obus éclate sur le faîtage de cette grange, tue 9 hommes sur le coup et en blesse 33, dont certains sont déchiquetés et meurent peu après. A Kœur, nombreux blessés également, dont plusieurs mortellement.
De ce jour, l'ordre est donné à tous de coucher dans les caves et de séjourner le moins possible à la surface. Les caves utilisables sont aménagées en dortoirs et protégées avec les pierres des maisons démolies. Elles ont l'allure de véritables casemates obscures, dans lesquelles on est à l'abri au moins des éclats, et les compagnies de relève qui logent dans ces réduits n'en sortent guère que pour se rendre au travail.
Le 30 juillet, un bataillon est détaché pour aller en forêt d'Apremont (Ronval, Croix-Saint-Jean, Bois Mullot). Il y reste jusqu'à mi-septembre. Là encore, le 223e trouve l'occasion de se distinguer. Le 25 août, après une très violente préparation d'artillerie, un coup de main est exécuté sur les positions françaises. L'ennemi enlève plusieurs hommes et prend possession de quelques éléments de tranchée. Le bataillon du 223e est alerté dès le début et chargé d'assurer le ravitaillement en munitions jusqu'aux premières lignes, ainsi que l'évacuation des blessés. Sa belle conduite lui mérite les félicitations du général commandant le 8e C. A., le général **HÉLY D'OISSEL**, qui vient de remplacer le général **CORDONNIER**, parti commander l'Armée d'Orient.

Les travaux en première ligne, dans le coin fameux de la Tête-à-Vache, où tant de rudes combats se sont livrés, présentent des risques constants. Laissons la parole à un caporal du 1er bataillon :

Les pentes boisées sont hachées par les obus ; à certains endroits, les arbres sont tous décapités, décortiqués ; on dirait une plantation de potences.

Nous fréquentons la Tête à Vache à un mauvais moment. On vient d'y établir un poste de crapouillots ; et les Boches, inquiets, ne cessent de torpiller nos positions. La besogne de mon équipe est d'achever **la sape 25** dont les deux escaliers sont à peu près terminés. Il s'agit en dehors d'approfondir l'accès de la sape, et au dedans de réunir les escaliers par un couloir transversal.

Les hommes, des paysans pour la plupart, sont vraiment magnifiques. Quand ils sont au travail, ils négligent les torpilles. D'eux-mêmes, ils ne se retireraient pas dans la sape. Il faut le leur dire et plus d'une fois. La nuit ils transportent des cadres pesants, chapeaux et poteaux, par des sentiers que l'on a déjà bien du mal à gravir sans aucun fardeau. On se demande comment ils peuvent grimper avec de pareilles masses sur les épaules. Les sous-officiers du génie paraissent gênés de leur commander cette tâche herculéenne. « Ceux qui nous envoient de tels bouts de bois, disent-ils, ne se doutent pas de l'endroit où il faut les déposer. » Mais le paysan n'aime pas abandonner l'ouvrage entrepris. Les hommes protestent à peine au départ, et une fois partis ils ne protestent plus. Le silence n'est troublé que par le bombardement qui est continuel, et par quelques brèves paroles. L'un dit : « Je marche sur quelque chose de mou. » Un autre répond : « Encore un petit gars qui s'est fait tuer ».

Chaque détachement est confié à un sergent et aux caporaux. Une après-midi, deux lieutenants de notre régiment nous visitent. Je les guide d'un poste à l'autre. Il nous faut passer derrière les crapouillots, sous les torpilles boches. Les jeunes soldats qui sont ici à demeure notent très bien le déclenchement de la torpille, en saisissent la direction,
et quand ils crient gare elle ne tombe jamais loin. Comme je marche le premier la canne à la main, je me fais l'effet d'un bedeau qui de temps en temps s'arrête et se détourne pour voir s'il est bien suivi de ses quêteurs.
L'inspection terminée, je rejoins mes hommes et je m'assieds à les regarder, me demandant quand il faudra les envoyer dans la sape. La règle serait de s'y réfugier et d'y rester tant que dure le bombardement. Toutefois, comme le bombardement ne cesse guère, non seulement on ne travaillerait jamais à l'extérieur, mais on ne reviendrait pas à Ronval, où ma compagnie est « au repos ». Il y a là une question d'appréciation et presque de divination qui se pose à chaque séance et à chaque retour. Bientôt un homme me dit : « Caporal, ne restez pas où vous êtes, la place est mauvaise. » Je m'en étais bien aperçu, et cependant, je ne bougeais pas. Alors je me lève tout en disant : « Comme M. **de TURENNE**, je ne veux pas être tué aujourd'hui. » Le temps de nous mettre derrière la traverse, une torpille tombe à l'endroit précis que je venais de quitter, et il allait falloir toute une nuit de travail pour réparer le dégât. Derrière notre traverse, nous sommes criblés de cailloux, bousculés, couverts de poussière. Mon fusil reçoit de glorieuses blessures. Du coup je fais descendre tout le monde dans la sape.
Nous étions repérés et notre situation n'était pas trop sûre. Comme le couloir n'existe pas, nous n'avons qu'une issue, et il suffirait d'une torpille tombant au seuil de l'escalier pour que nous soyons ensevelis. Il ne fait pas bien clair et je dis : « Vous avez emporté vos pelles et vos pioches? » — « Oui » me répondent-ils, devinant ma pensée.
Chacun a pris l'escalier le plus près de lui, et nous sommes répartis en deux groupes, éclairés par des lampes d'acétylène. Rien d'imprévu. D'abord on entend la torpille qui s'approche, puis la lampe s'éteint, le cœur se serre. En effet, bien que l'ouverture de la sape soit en sens contraire du torpillage, le déplacement de l'air fait sentir ses remous au bas de l'escalier et nous coupe la respiration. Enfin la torpille éclate. Pierres, terre et poussière dégringolent en cascade le long des marches. Tout s'apaise, on rallume la lampe, et on attend la prochaine torpille. Bientôt ceux qui sont de l'autre côté et que j'avais déjà visités viennent nous rejoindre et l'on éprouve la satisfaction très réelle de se retrouver tous ensemble.
Quinze jours après nous retirions encore des graviers de nos vêtements, comme en plein carême on retrouve au fond d'une poche les confettis du Carnaval.

Le 15 août, le général **FRAISSE**, appelé à d'autres fonctions, quittait le commandement de la 201e brigade et du secteur. Le régiment éprouva un sincère regret du départ de ce chef qui lui témoignait depuis le début une grande sollicitude. Le général **FRAISSE** avait contribué à faire du 223e l'unité remarquable qu'il était devenu, et à l'amener au poste d'honneur qu'il occupait. Soucieux du bien-être de tous, ne ménageant pas sa peine, voulant rester en contact étroit avec la troupe qu'il estimait, le général ne tenait pas compte qu'il fallait une heure de boyau pour atteindre Kœur-la-Grande, et une deuxième heure de chemins défilés et de boyaux pour gagner les lignes. Tous les jours il venait visiter les tranchées, s'inquiétant sans cesse d'améliorer le secteur et d'en fournir les moyens.
Le général **FRAISSE** fut remplacé par le général **HÉLO** qui, tout en conservant le commandement de la brigade, céda bientôt le commandement du secteur au général **BEAUDEMOULIN**, commandant la 101e division.
Cette D. T. à laquelle le régiment n'avait jamais cessé d'appartenir en fait, mais dont il n'avait que de

très rares nouvelles depuis deux ans, avait installé, quelques mois plus tôt, son Q. G. dans les ruines du fort de Liouville. Elle avait de la sorte à sa gauche une de ses brigades, la 201e, en ligne aux Paroches et à Bislée, et à sa droite la 202e, qui occupait Montsec et les abords de Saint-Aignant.
A cette époque, la zone de Han fut à nouveau confiée au 223e, qui retrouva pour la circonstance son bataillon détaché. C'était le commencement de l'étirement du front ; la crise d'effectifs devenait sérieuse. Il fut procédé à une nouvelle mise au point du secteur. La presqu'île de Bislée ne fût plus tenue que par trois compagnies, celle de Han par deux seulement, une des compagnies de ce bataillon étant détachée à Sampigny.

Pour parer à cette diminution de la garnison des tranchées, on entreprit de grands travaux : amélioration des défenses de Han ; établissement à Bislée de zones d'obstructions, constituées par des réseaux très denses et très étendus, qui neutralisaient certaines parties de la ligne, rendues inaccessibles, à l'abri même du jet de grenades. Les hommes durent de nouveau s'atteler à un travail intensif et persévérant, ces nouveaux travaux n'interrompant pas l'aménagement du secteur en vue de l'hiver (construction de rigoles d'écoulement, etc...). La nature argileuse du terrain ne donnait aucune consistance aux parois des tranchées. Clayonnages, gabions et autres revêtements ne pouvaient empêcher la terre de craquer sous l'action de la chaleur, pas plus que cela ne l'avait empêché de s'effondrer l'hiver précédent par suite de l'humidité. On en arriva à maçonner et à cimenter les parois des ouvrages.
Pendant ce temps se poursuivait autour des villages un travail d'un genre tout à fait spécial, qui valut au régiment une visite historique. Pour faciliter les relations entre les différents villages, on entreprit l'établissement de masques entre les deux Kœurs d'abord, puis entre Kœur-la-Petite et Sampigny, enfin entre Kœur-la-Grande et le débouché de la forêt de Chauvoncourt. Ces masques — simples panneaux de treillage métallique sur lesquels était attachée de la toile d'emballage — devaient permettre de circuler en plein jour, par la route, sans avoir à faire de longs et fatigants détours par des boyaux tortueux et boueux.
Le lendemain du jour où le masque ouest de Kœur fut terminé, vers 2 heures de l'après-midi, et comme pour une inauguration officielle, arriva par la route, à pied et suivi d'un nombreux état-major, le Président de la République, qui venait visiter un pays qu'il avait connu en des jours meilleurs. Les officiers présents lui firent les honneurs du village. De cave en cave, le Président rendit visite aux troupiers qui le matin même avaient été vaccinés, une fois de plus, contre la typhoïde. Tous les hommes étaient malades et couchés. Le Président ne put que les engager à continuer de « tenir » comme ils faisaient si bien et depuis si longtemps déjà. Et pendant ce temps, le colonel attendait le Président à Sampigny, où M.**POINCARÉ** se rendit ensuite pour visiter les ruines de sa maison.
Sans en parler ouvertement, on pensait souvent à une relève possible, qui serait la bienvenue et permettrait un moment de détente, de regroupement et de mise au point avant de reprendre le secteur pour l'hiver. Or le mot fatidique « Relève » avait été prononcé par le Président de la République dans sa visite à Kœur, et avait retenti joyeusement aux oreilles des hommes fatigués par un séjour si prolongé dans les mêmes trous.
Que de désillusions devait cependant apporter cette relève, et quelle douloureuse dislocation !

7° Réorganisation du régiment à deux bataillons (**20 novembre – 5 décembre 1916**). — Du 17 au 23 novembre, le régiment est retiré du front de Bislée, où il est remplacé par un régiment actif, le 119e. Le dur labeur accompli pendant cette longue occupation trouve sa récompense dans la surprise et la satisfaction des remplaçants, étonnés de trouver, si près de Verdun, un secteur aussi bien

aménagé et entretenu, malgré les traces évidentes de nombreux bombardements. Sans bien se rendre compte de la somme de travail que représente le résultat ainsi obtenu, le remplaçant, pour une fois, ne déclare pas que le prédécesseur « n'a rien fait ». Et cela mérite d'être signalé, car le fait est probablement unique dans l'histoire des relèves.
Quelques camions-autos sont mis à la disposition du régiment, mais en nombre insuffisant pour transporter tout l'effectif. Une grande partie des unités fait donc le chemin par la route, et le régiment se retrouve groupé en entier dans la région de **Ligny-en-Barrois**, à 60 kilomètres de son point de départ.
L'E. M., la C. H. R. et le 1er bataillon sont à Menaucourt, le 2e bataillon à Boviolles, le 3e bataillon à Longeaux.
A peine le régiment est-il arrivé dans ces parages tranquilles, que les mauvaises nouvelles se succèdent avec rapidité.
Tout d'abord, la 101e division est dissoute. Les unités qui la composent sont transformées. Le 223e et le 279e deviennent régiments de campagne à 2 bataillons, par le retrait des classes 1890 et 1891. Et ce retrait est définitif et obligatoire. Beaucoup d'hommes de la classe 90 avaient demandé à rester la première fois, et l'avaient obtenu. Cette fois, l'ordre est formel ; les anciennes classes doivent être retirées des régiments de campagne : on forme avec elles des bataillons de travailleurs. Les deux régiments de la 202e brigade (dissoute elle-même) prennent tous les éléments de ces classes et nous passent les plus jeunes.
C'est une transformation totale, une véritable dislocation dont tout le monde est navré. Mais là-bas, à l'intérieur, on a promis que les « vieux » ne seraient plus mis en ligne...
Certains sacrifices sont véritablement douloureux. Pour les hommes, la classe est un départageant incontestable, mais pour les officiers il n'y a pas de règle absolue, et tous étaient également attachés à ce régiment dont ils suivaient le sort depuis si longtemps. Il fallut procéder à des désignations d'office, qui firent beaucoup de mécontents.
Le régiment se trouva donc amputé d'un bataillon tout entier ; par contre, il avait gardé ses trois compagnies de mitrailleuses. Mais il avait reçu un coup cruel. Son esprit de corps, fruit d'une origine semblable et d'un passé commun, disparaissait ; son homogénéité était détruite par l'arrivée d'éléments nombreux, provenant des recrutements les plus divers.
Et encore, nul ne pouvait se douter du sort différent qui attendait les deux bataillons survivant. Ceux-ci ne tardèrent pas à recevoir une affectation. Ils passaient à la VIIe Armée, et recevaient l'ordre d'embarquer à Ligny-en-Barrois, ce qu'ils firent le 5 décembre 1916.
Désormais le 223e, comme régiment, n'aura plus qu'une vie administrative. Tandis que l'E. M. et la C. H. R. s'installent à Saint-Dié dès le 9 décembre, pour y rester jusqu'à la dissolution du régiment, le 1er et le 2e bataillons sont voués, chacun de leur côté, à des tâches très différentes. En Alsace, le 1er bataillon va s'occuper d'entretenir et de construire des voies de 0.60. Beaucoup plus au Nord, dans les Vosges, le 2e bataillon restera combattant.





V. LE 1er BATAILLON EN ALSACE
(**décembre 1916 – septembre 1917**).

Débarqué à Montreux-Vieux, le 1er bataillon passe, non sans émotion, à côté du vieux poteau-frontière, et cantonne dans les environs de Montreux-Château.

C'est dans les bois de Carspach que l'appellent d'abord les travaux de la voie de 0 m. 60. Successivement il occupe Fulleren, Manspach, Hagenbach, Hindlingen, Suarce, Dieffmatten, Vauthiermont, quelques-uns de ces cantonnements sontprès des lignes, fréquemment bombardés, et les compagnies souvent alertées. Les vieux poilus s'acquittent de leur tâche avec beaucoup moins d'ardeur ; la température est rigoureuse, fréquemment — 25° dans cet hiver 1916 – 1917 ; on

déjeune sur le terrain : brrr !...

Enfin le printemps arrive, le bataillon est reporté un peu plus au Nord, vers Soppe-le-Haut. Là de nombreuses voies de 0 m. 60 et de 0 m. 40 sont à établir ; le terrain est très accidenté, il nécessite des travaux soignés. Une gare d'une grande importance est établie dans les bois de Mortzwiller ; elle a pour but la concentration de vivres et de munitions, il y a déjà rassemblée une quantité énorme de projectiles de tous calibres, de torpilles, etc. Là encore le bataillon a conscience d'avoir fait quelque chose d'utile, et si l'avance préméditée avait été réalisée fin 1918 en Alsace, ces travaux eussent rendu d'éminents services.



VI. LE 2e BATAILLON DANS LES VOSGES
(décembre 1916 – septembre 1917).

Dans **les Vosges septentrionales**, depuis le col de Sainte-Marie-aux-Mines jusqu'à la Chapelote, le 2e bataillon mène une existence active et variée. Tantôt occupées aux organisations défensives de première ou de deuxième position, tantôt mises en ligne pour de très longues périodes, ses compagnies sont intimement mêlées à la vie du front, étroitement associées aux fatigues et aux dangers des jeunes divisions.
En ligne, les territoriaux et l'active combattent côte à côte, sous les ordres d'un même commandant de C. R. ; les jeunes sont aux points de friction, les vieux reçoivent les éclaboussures des coups de main boches ou français, et tiennent solidement les « rentrants » de la ligne de défense :
Cette fusion d'hommes d'âges si différents provoque des résultats touchants. Les « vieux », ont pour les « jeunes » des sentiments de père de famille (certains n'ont-ils pas des fils au front?) et les « jeunes » éprouvent instinctivement du respect et de l'admiration pour ces hommes qui ont l'âge de leur père et qui partagent avec entrain et abnégation leurs dangers et leurs privations.
La vie dans les Vosges, d'ailleurs, ne ressemble guère à la triste existence de Bislée ou de Han. Ce

ne sont plus les presqu'îles dénudées de la Meuse, où l'on ne pouvait mettre la tête hors de la tranchée boueuse sans être salué par quelque balle ennemie. Dans les Vosges, la montagne et la forêt forment double protection ; à quelques centaines de mètres des lignes, les villages sont habités, les paysans sont au travail : les Français ménagent les belles vallées que nous n'avons pas pu totalement reprendre aux Allemands après leur avance du mois d'août 1914, mais que nous sommes certains de retrouver nôtres après la victoire ; les Boches, dont les appétits ne sont pas calmés, espèrent toujours qu'une « paix blanche » leur laissera, sous prétexte d'une rectification de frontière, le versant lorrain des Vosges, et ils ne veulent pas détruire ce qui doit un jour leur appartenir.
Au repos, ce sont d'aimables cantonnements que l'on trouve à Celles-sur-Plaine, à Moyenmoutiers, à Hurbache, à Denipaire : quel contraste avec les amas de pierre de Mécrin, de Courcelles, des Kœurs, de Sampigny, de Bislée !
Les premiers mois passés dans les Vosges furent rendus très durs par le rigoureux hiver et la neige qui tombait drue et resta longtemps dans les sommets montagneux, une des compagnies en ligne dut tailler un escalier dans la glace pour rejoindre deux ouvrages.
Dès le 25 janvier, une compagnie est mise en ligne au sud de la Fave (P. A. du Bois Beulay), où jusqu'à fin mars les compagnies se succèdent.
Après un court répit consacré à une nouvelle mise au point (le bataillon vient d'être ramené à 3 compagnies), le bataillon reprend, le 2 avril, les tranchées, qu'il ne quittera pour ainsi dire plus jusqu'à fin septembre, tantôt sous les ordres de son chef de bataillon, tantôt sous le commandement des officiers de l'active (106e chasseurs et 216e R. I.).
C'est d'abord l'occupation, dans le secteur Rabodeau - Ban de Sapt, des P. A. du Palon et de Pransieux, avec une compagnie en réserve au Bois en Y : du 2 avril au 14 juin, pendant soixante-treize jours consécutifs, le 2e bataillon garde le secteur qu'ont illustré précédemment les combats de la Forain et de la Fontenelle. Les incidents de la vie de tranchées se succèdent : violents marmitages (notamment le 10 avril sur la Croix de Lorraine), échanges d'obus toxiques, rencontres de patrouilles et surprises qu'expliquent l'épaisse frondaison de la forêt vosgienne et l'espacement de plus en plus grand des petits postes. Au coude à coude de 1915, aux multiples sentinelles de 1916, le haut commandement a maintenant substitué des « îlots » complètement entourés d'épaisses lignes de barbelés, et séparés les uns des autres par quelques centaines de mètres ; de l'un à l'autre de ces petits postes, les rondes d'officiers et de sous-officiers se transforment en véritables patrouilles.
Puis c'est une nouvelle et longue prise de tranchées, au pied du fameux Spitzenberg, où se trouve le cimetière impressionnant du 152e, les trois compagnies du 2e bataillon se succèdent dans les P. A. de la Costel et du Spitzenberg, avec réserve à la Croix de Charémont (Camp de Lorraine). Les tranchées et les sapes profondes, les arbres ébranchés et brûlés rappellent les luttes livrées sur cette position, qui commande la route de Saint-Dié au col de Saales.
Dans ces différentes postes, les services rendus par le 223e sont apprécies à leur juste valeur et les généraux commandant les divisions actives qui se succèdent dans le secteur lui rendent un hommage mérité.
C'est au Spitzenberg que le 2e bataillon apprend la dissolution du régiment.



VII. DISSOLUTION DU 223e

Le régiment, réduit à deux bataillons en novembre 1916, avait subi de nouvelles mutilations en avril 1917. Les bataillons comptaient jusqu'alors 4 compagnies plus 1 compagnie de mitrailleuses. On leur enleva une compagnie, ce qui les ramenaient à 4 compagnies dont la C. M., comme les bataillons d'active.

Les officiers des compagnies supprimées furent affectés à des régiments voisins. Les hommes que cette suppression rendait disponibles, furent répartis entre les compagnies maintenues, dont les effectifs étaient réduits, tant par les pertes de guerre et les évacuations que par des prélèvements incessants. Il ne se passait pas de semaine, en effet, sans que plusieurs hommes soient retirés du régiment pour les motifs les plus variés : affectation aux usines de l'intérieur, au service automobile, à des formations nouvelles (Cies de génie d'armée par exemple). On avait fourni jusqu'à des gardiens de la paix pour la Ville de Paris.

D'autre part, une situation spéciale avait été faite au régiment par l'arrivée, pendant toute l'année 1916, de petits renforts de 10 à 12 hommes, comprenant chaque fois 1 sergent et 1 ou 2 caporaux. Cet afflux de gradés avait occasionné un surcroit de cadres très gênant. Cela interdisait de faire aucune nomination dans le régiment, qui comptait cependant des éléments éprouvés et dignes de recevoir de l'avancement.

On profita de la remise au point pour enlever tous les gradés en surnombre. Ils furent envoyés, avec ceux d'autres régiments, à Belfort, où se constitua une sorte de dépôt de cadres, qui servit par la suite à doter de gradés toutes les formations de secteur qui furent fondées à la fin de 1917.
Le 4 avril 1917, une compagnie de mitrailleuses toute entière (personnel, armes et bagages) fut enlevée et passée à un régiment territorial qui ne possédait pas son compte de C. M.

En juillet 1917, le régiment fit une nouvelle perte, plus sensible mille fois que toutes celles qui l'avaient précédée. Le lieutenant-colonel **De BOUVIÉ**, qui commandait le 223e depuis sa formation, fut frappé par l'inexorable limite d'âge, enlevé au régiment et nommé à un autre emploi. Cette décision surprit tout le monde. Il semblait invraisemblable qu'on appliquât la limite d'âge à un homme dans la possession de tous ses moyens, à un chef qu'on voyait partout, qui paraissait ne pas connaître la fatigue, qui ne cessait de visiter toutes ses unités là où elles se trouvaient.

Le nouveau chef de corps, lieutenant-colonel **De VERNA**, prit de suite contact avec les différentes unités. Le lieutenant-colonel **De VERNA**, dont le charme personnel était grand, ne ménagea pas sa peine. Il serait arrivé à acquérir la même popularité respectueuse et familiale. Il n'en eût pas le temps. Le régiment était condamné.

Une circulaire avait prescrit la dissolution des régiments territoriaux et leur transformation en bataillons divisionnaires de travailleurs. La mesure commença par les régiments formés pendant la guerre. Le 223e fut un des premiers atteints. Le 25 septembre 1917, il cessa d'exister. Les hommes furent répartis en différents groupes, versés à des unités de travailleurs. Les officiers reçurent les affectations les plus diverses. C'était la dispersion, irrémédiable et complète.
Après deux années et demie vécues en commun, dures années de fatigues et de dangers, pendant lesquelles tant de camarades ont été frappés, pendant lesquelles se sont noués entre ceux qui restent, tant de solides liens d'estime, de confiance et d'amitié, les anciens du 223e continuèrent les relations et, à la démobilisation, tout naturellement, vint à quelques-uns l'idée (aussitôt réalisée) de fonder une société amicale.

Les réunions furent suivies avec intérêt par les adhérents de plus en plus nombreux. Et après un pèlerinage à l'ancien secteur du régiment et aux cimetières où reposent nos camarades, le projet fut formé de fixer, par écrit, les souvenirs communs et de faire un historique du 223e, qui serait conservé pieusement dans la famille de chacun de nous, servirait aux anciens combattants de mémorial et à leurs fils, d'exemple.

Ancestramil

Liste des Morts

1892	**ADAM**	Albert	soldat.
1895	**ALLAIN**	Louis	soldat.
1892	**BARDELLE**	Henri	soldat.
1892	**BEL**	Ernest	soldat.
1890	**BICHEREL**	Aimé	soldat.
1893	**BLANCHE**	Gaston	soldat.
1892	**BOUÉ**	Aimable	soldat.
	BRUNET		soldat.
1893	**BUSSIÈRE**	Ludovic	soldat.
1892	**CHARPENTIER**	Georges	soldat.
1893	**CHEVALLIER**	Basile	caporal.
1891	**COTTARD**	Pierre	caporal.
1892	**CROIZIER**	Pierre	soldat.
1894	**DAL**	Louis	soldat.
1893	**DAUNOULT**	Émile	soldat.
	DELARCHAND		caporal.
1895	**DESMORTREUX**	Victor	soldat.
1890	**DESRUES**	Victor	soldat.
1896	**DUBUN**	Jean	soldat.
1890	**DULAC**	Joseph	soldat.
1892	**DUPIN**	Henri	soldat.
1891	**ELION**	Auguste	soldat.
1893	**ESSERTEL**	Jules	soldat.
	FOUCHÉ		caporal.
1891	**FOUCHER**	Jules	soldat.
1891	**FRANÇOIS**	Joseph	caporal.
1892	**GANDY**	Léonard	soldat.
1892	**GIFFARD**	Joseph	soldat.
1891	**GUIOT**	Charles	soldat.
1892	**HAREL**	Louis	caporal.
1891	**HOLSTEINS**	Georges	soldat.
1898	**HOUEL**	Alfred	soldat.
1890	**JOUBERT-BOITAT**	François	soldat.
1892	**JOUSSELIN**	Jean	soldat.
1890	**JUMEL**	Gabriel	soldat.
1892	**LAMBIN**	Alfred	caporal.
1897	**LAMBLA**	Georges	lieutenant.
1893	**LANDRY**	Louis	soldat.
1892	**LEBAS**	Marie	soldat.
1890	**LECOMTE**	Blaise	soldat.
1896	**LEPRÊTRE**	Édouard	sergent.
1892	**LESEUR**	Auguste	soldat.

Ancestrami

	LOUVET		soldat.
	MAINGOT		soldat.
1892	**MALLON**	Pierre	soldat.
1893	**MARCOMBE**	Alexandre	soldat.
1890	**MARIE**	Ernest	soldat.
1891	**MARIDORT**	Jacques	soldat.
1892	**MERLI**	Jean-Marie	soldat.
1891	**MILON**	Georges	soldat.
1892	**MITRÈCE**	Jules	soldat.
1891	**MONTREUIL**	Georges	soldat.
1890	**MORGUENTHALER**	Georges	soldat.
	NÉAUX		soldat.
1891	**OMONT**	Joseph	soldat.
1891	**PARAIGE**	Louis	soldat.
1893	**PARISSOT**	Henri	soldat.
1892	**POURROT**	Georges	sous-lieutenant.
1892	**QUESNEL**	Jules	soldat.
1893	**QUESNEL**	Aimé	soldat.
1892	**REBOURS**	Théodore	soldat.
1894	**REULAND**	Henri	caporal.
1891	**ROGER**	Charles	soldat.
1892	**ROUGET**	Théodule	soldat.
1890	**RUMEAU**	Charles	soldat.
1892	**SABLÉ**	Eugène	soldat.
1891	**SABOT**	Victor	caporal.
1891	**SIGNOL**	Edmond	soldat.
1894	**SURGET**	Henri	sergent.
1899	**THIERRY**	Jules	soldat.
1890	**TOURAILLE**	Albert	soldat.
1890	**VALAT**	Frédéric	soldat.
1898	**VALITON**	Louis	caporal.
	VILLEMOT		soldat
1894	**VILLETTE**	Ferdinand	soldat.

Ancestrami

Cette liste est incomplète, le dépôt de Caen n'ayant pu fournir, après un délai de cinq semaines, qu'une partie des noms ci-dessus ; omettant les décès survenus à l'intérieur, ceux des Vosges, ceux d'Alsace.
A notre protestation indignée, il a été répondu que la liste serait complétée dans un à deux mois !!